

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 26 ET DIMANCHE 27 AVRIL 2014



JOHN FOLEY

Le jeune auteur compte parmi ses influences Marguerite Duras, Thomas Bernhard, William Faulkner, Annie Ernaux et Didier Eribon.

Édouard Louis : fuir pour se réinventer

Vie et mort d'Eddy Bellegueule, alter ego du jeune romancier

DANIELLE LAURIN
à Paris

Sur la terrasse du café Beaubourg à Paris, j'ai devant moi le phénomène littéraire de l'heure en France : Édouard Louis, 21 ans, auteur d'*En finir avec Eddy Bellegueule*. Un premier roman incendiaire, sans concession, qui soulève les passions et sème la controverse. En quelques mois, son livre s'est hissé parmi les plus populaires. Il figure notamment sur la liste du Prix du livre Inter. Il concurrence aussi le *Malabour* (Gallimard) de Perrine Leblanc au prix Orange et *La petite foule* (Flammarion) de Christine Angot pour le Prix de la Coupole. En cours de traduction dans une douzaine de langues, dont le japonais, il fait de plus l'objet d'un projet de film. Et l'auteur lui-même est le sujet principal d'un documentaire préparé par la chaîne télé Arte.

Tout ce qu'il raconte dans son roman est vrai, confie Édouard Louis. *En finir avec Eddy Bellegueule* : le titre de l'ouvrage est à prendre au pied de la lettre, prévient-il. «*Eddy Bellegueule, c'était moi. Je l'ai tué*», avance sans broncher le jeune homme au corps frêle, à la mèche blonde et à l'œil bleu clair, vif comme l'éclair.

Né Eddy Bellegueule, il a choisi le nom d'Édouard Louis non seulement comme pseudonyme littéraire, mais à l'état civil. «*Pour la première fois mon nom prononcé ne nomme pas*» : ce n'est

pas pour rien qu'il a placé en exergue de son livre cette citation de Marguerite Duras, qui compte parmi ses influences littéraires, aux côtés de Thomas Bernhard, William Faulkner, Annie Ernaux et Didier Eribon : «*Cette phrase magnifique de Duras dit le projet de mon livre, qui est un projet de rupture. Rupture avec mon enfance, avec qui j'ai été, avec celui qu'on avait fait de moi. Et ça veut dire aussi qu'un nom, ce n'est jamais seulement un nom : c'est une histoire, des expériences. Rompre avec Eddy Bellegueule, faire en sorte que ce nom ne me nomme pas, c'est rompre avec mon passé.*»

Il parle plus vite que son ombre à travers son appareil dentaire. Ça me revient soudain : la honte de ses dents mal entretenues, jamais brossées dans l'enfance. Cette image, à première vue secondaire par rapport à la misère et à la violence vécues par Eddy Bellegueule dans son milieu familial et son petit village natal du nord de la France, m'avait frappée dans le livre.

Picardie

La misère des gagne-petit, des chômeurs, elle est partout autour du jeune garçon. La violence, surtout, est omniprésente. Que ce soit à l'intérieur des maisons délabrées, où les hommes font la loi, battent leur femme, perdent la carte pour un tout ou un rien, imbibés d'alcool bon marché. Que ce soit sur les terrains de foot, dans la rue, à l'école... Cette violence, elle est

physique, mais aussi psychologique, dans ce petit milieu tissé serré, refermé sur lui-même, où règnent le sexisme, la peur de l'étranger. Et l'homophobie.

Parce que différent, parce qu'efféminé et soupçonné d'être homosexuel, alors qu'à 10 ans il commence à peine à s'éveiller à ses désirs inconscients, Eddy est moqué, insulté. Le pire se passe à l'école, en catimini : dans un couloir désert, deux grands gars l'injurient, le traitent de pédale, de pédé, de tantouze, de crouille, en lui crachant dessus et en le rouant de coups quotidiennement. Lui se laisse faire et n'en parle à personne : il a honte.

«*La violence a été le projet fondateur de mon livre. Je voulais faire de la violence un espace littéraire, comme Duras a fait avec la passion, la folie. Ou comme Claude Simon a fait pour la guerre. Ou Hervé Guibert, pour la maladie. C'est une violence qui la plupart du temps ne se voit pas. Justement, la puissance de la littérature pour moi, c'est montrer avec les mots l'invisible.*»

Montrer la violence de tous contre tous dans le village où Eddy a grandi : c'est ce qui le motivait. «*Et pour montrer ça, il fallait que mon livre soit violent. Que le langage de la violence soit là, ce langage non littéraire. Je voulais faire du littéraire avec du non-littéraire, dire les mots qui sont a priori exclus de la littérature, mais qui disent aussi une*

VOIR PAGE F 4 : ÉDOUARD



Melikah
Abdelmoumen lit le
dernier **James Ellroy**
Page F 2



Cornellier se penche
sur notre « **parler
hockey** »
Page F 6

La prison des livres

Les prisonniers britanniques n'ont plus le droit de recevoir de livres. En fait, une nouvelle directive ne leur permet de recevoir qu'un seul colis de leurs proches au début de leur séjour en prison. L'interdiction des livres devient un dommage collatéral de cette mesure faite d'abord et avant tout pour lutter contre l'introduction clandestine d'armes ou de drogues dans le système carcéral. Des auteurs ont réagi en lançant une campagne internationale de protestation. Elle prend la forme de cartes postales envoyées au ministre de la Justice, responsable du nouvel interdit. Les cartes comprennent des listes de lectures recommandées aux prisonniers. L'écrivain Martin Amis a suggéré *Si c'est un homme de Primo Levi*, expliquant que le récit traite de «*quelque chose de pire que la prison : la mise en esclavage meurtrière, pour le crime d'avoir été*». Le ministre Chris Grayling a répliqué aux protestataires que les prisonniers pouvaient toujours commander leurs livres sur le site d'achat en ligne Amazon ou se fournir à la bibliothèque de la prison.

Le Devoir



ILLUSTRATION TIFFET

Conseils de libraires

Ils sont précieux, les conseils de libraires. C'est que ces marchands de livres sont des amateurs passionnés de l'écrit, souvent difficiles, à qui on ne passe pas des vessies pour des lanternes. Ils ont pour métier de lire votre âme de lecteur, vos préférences, et de vous guider dans vos achats. Voilà qu'une dizaine de libraires indépendants entreprennent de livrer chaque mois leur sélection de cinq livres, tous genres confondus, sur leur site. En avril, ils ont posé leur dévolu sur le récit *En finir avec Eddy Bellegueule* d'Édouard Louis (Seuil, voir entre-voies ci-contre), l'essai intuitif sur la peau *Ce que dit l'écorce* de Nicolas Lévesque et Catherine Mavrikakis (Nota Bene), le roman d'initiation *La déesse des mouches à feu* porté par l'oralité de Geneviève Pettersen (Quartanier), *Le bestiaire des fruits* bédésques de Zviane (La Pastèque) et le roman pour ados *Eux* de Patrick Isabelle (Leméac). On peut suivre leurs prochaines sélections en cliquant sur «*Les libraires conseillent*» au www.leslibraires.ca.

Le Devoir

«*Ils me tirent les cheveux, toujours la lancinante mélodie de l'injure pédé, enclulé. Les vertiges, les touffes de cheveux blonds dans leurs mains.*»

Extrait d'*En finir avec Eddy Bellegueule*

LIVRES

LE GOÛT DES AUTRES

Cher Chacal : lettre à James Ellroy

Le goût des autres, c'est un lieu où un auteur lit, commente et critique l'œuvre d'un autre qui l'inspire et à qui il voue une grande, grande admiration. Aujourd'hui, Mélikah Abdelmoumen se penche sur la plus récente traduction de James Ellroy. Née en 1972, Abdelmoumen est romancière, spécialiste de l'auto-fiction tant par ses premiers livres (*Le dégoût du bonheur*, *Point de fuite*; *Alia*, *Marchand de feuilles*) que par son étude de l'œuvre de Serge Doubrovsky. Son dernier livre disponible ici, *Les désastres* (VLB, 2013), est inspiré de la figure de Nelly Arcan. Lyonnaise d'adoption, elle se nourrit de musique et de cinéma, et s'implique beaucoup auprès des Roms de la ville. Elle relaie ses «histoires de Roms» sur son blogue personnel. Et c'est une fan, comme dans «presque fanatique», de James Ellroy.



Le Chacal (James Ellroy) lors du festival Quais du polar 2014, qui se tient chaque année à Lyon.

MÉLIKAH ABDELMOUMEN

«Je suis le Chacal!»
— James Ellroy, 2014

Lyon, 5 avril, 10h30. — Assise à la terrasse d'un café, j'attends ma pote Delphine Hautois. Ensemble, nous allons entendre James Ellroy, invité d'honneur du festival Quais du polar 2014. Hors de question que j'y aille sans elle: entre Ellroy, Delphine et moi, il y a une histoire. Son œuvre est tissée serré dans l'étoffe de notre amitié.

C'est commencé vers 2007. Nous buvions un verre chez elle. Nous parlions polars. Passionnément. C'est là que Delphine a mis le Chacal sur le tapis. Littéralement. Nous étions assises à même le sol dans son salon. Elle a sorti les livres de sa bibliothèque. Elle les a posés devant moi. Bang.

Je le connaissais, évidemment. J'avais acheté *Le Dahlia noir*, en anglais, mais je n'avais pas osé lire autre chose que sa quatrième de couver-

ture. Oui, le Chacal, l'idée de ton œuvre provoquait en moi fascination et terreur. Mes amis anglos m'avaient prévenue: il fallait te lire à tout prix mais, une fois qu'on t'avait lu, on découvrait de nouveaux sens au mot peur. Et ta langue était ce truc sublime et extraordinairement difficile.

Delphine te connaît en français. Il paraît que tes traducteurs ont su rendre palpable l'évolution de ton style. Elle m'a rassurée sur ma capacité à te lire dans le texte: «Oui, sa langue devient de plus en plus complexe, mais toi, tu évolueras avec elle.»

Elle m'a aussi dit que te lire était un voyage qui allait bien au-delà de la recherche stupide de frissons procurés au lecteur dans un slang brillant et incompréhensible.

Le public et le privé

«Je devinais les histoires intimes qui se jouaient au cœur des événements historiques, le cauchemar individuel caché derrière la politique

publique.» Tu as eu ces mots, aux Quais du polar, pour parler de ton désir d'écrire. Tu aurais difficilement pu mieux dire la particularité et l'importance de ton travail.

Je suis donc entrée dans le *Quatuor de Los Angeles*, in *English — yes, sir!* —, puis dans la trilogie *American Tabloid*. J'ai découvert Lloyd Hopkins (dont l'entrée en scène me hante encore) et *Shakedown*, nouvelle délicieusement décadente — maintenant en français chez Rivages sous le titre *Extorsion*, avec en bonus un extrait de *Perfidia*, ton nouveau roman à paraître en septembre 2014 en anglais (mars 2015 en français).

Comment résumer ce que c'est que de fréquenter le Chacal? Il faudrait pouvoir réunir les lecteurs de ce papier dans un salon, servir un scotch à chacun et, tes livres jetés sur le tapis au milieu de nous, dire la musique démente de ta langue, ses inventions et transformations, comment tu as su l'amener au fil des romans à toujours mieux s'accorder au chaos historique

et intime que tu racontais.

Dire ce que c'est que de découvrir *Ma part d'ombre*, où tu avoues chercher une clef qui ne cesse de se dérober. Dire comment tu te dis incapable de cesser de fouiller ce terreau sur lequel tu édifies tes constructions terrifiantes et gigantesques: le meurtre jamais résolu de ta mère lorsque tu étais enfant, épice maudite de ton travail d'écrivain.

Dire combien ton œuvre est remplie d'ombres auxquelles on s'attache éperdument, personnages beaux et cinglés comme tes portraits de cette Amérique que tu adores... Hommes et femmes qu'il nous tarde de retrouver dès qu'on s'éloigne pour lire autre chose — avec le projet stupide de résister à l'envie de devenir un autre lecteur monomaniaque du Chacal.

Marcel Ellroy ou James Proust?

Maintenant qu'entre nous la glace est brisée, je fais de toi mon Proust américain, version trash et romantique. Parce que, j'ai oublié de le dire, tu es l'un des auteurs les plus romantiques que j'aie jamais lus (et on ne parle pas ici de romance mais bien de romantisme, au sens littéraire — «as in *fucking Victor Hugo!* », dirais-tu sans doute). Je me refais l'intégrale, je te relis et je découvre que c'est toi, le Chacal, qui m'as permis de découvrir ma propre part d'ombre, de plonger dans ma propre peur, et de comprendre la place de cette peur dans mon regard sur le monde. Te lire m'a rendue plus courageuse en tant que lectrice, en tant que femme et en tant qu'écrivaine.

Et au fait, tu ne nous as pas déçus, Delphine et moi, aux Quais du polar. Loin de là. Tu ressemblais à Beethoven et Chostakovitch, tes idoles: seul, terrifiant et magnifique.

Collaboration spéciale
Le Devoir

EXTORSION

James Ellroy
Traduit de l'anglais (américain)
par Jean-Paul Gratias
Rivages
Paris, 2014, 192 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Jongleries

CHRISTIAN DESMEULES

Éva Burns, «qui était une garce», est poignardée dans son appartement, auquel le meurtrier a mis le feu, effaçant du coup toutes les évidences.

Pour essayer de résoudre le crime, un duo d'enquêteurs mal assorti. D'un côté, Guy Descars — clin d'œil sans signification apparente à l'auteur autrefois fameux de romans de gare —, personnage à la sexualité inquiète, obsédé par un traumatisme d'enfance et qui vient tout juste d'être largué par sa femme. De l'autre, bardé d'une «obésité

brillante», Norman Petitroux, vieux flic revenu de tout.

Les deux hommes dérivent, se taquinent à leur manière et multiplient les hypothèses sans vraiment progresser dans leur enquête. Pourtant: «Il n'existe pas mille manières de traquer un tueur. Le crime est une énigme. Chaque donnée de cette énigme doit être séparée, atomisée, afin de constituer une série d'affirmations monologiques, lesquelles se transformeront, grâce au ta-

lent interprétatif d'un enquêteur — l'herméneutique est un passage obligé dans les académies de police — en des réponses à variable algébrique à la question centrale qui a...?»

Nous sommes au cœur de *Métastases*, le premier roman de David Bélanger, qui recourt pour l'occasion à un narrateur interventionniste et bavard dont la présence, il faut le dire, se fait un peu écrasante, voire étouffante.

Aussi étouffante, tiens, que ce mystérieux cancer du cerveau qui se développe au fil des pages, maladie peut-être même contagieuse dont les métastases semblent se répandre jusque dans notre lecture. En entretenant volontairement la confusion, dans un décor flou et un univers culturel aux frontières mal définies, l'auteur se propose de pervertir les codes du roman policier en s'inspirant notamment de l'expérience du nouveau roman. Là où on attendait la résolution d'un crime, *Métastases*, on l'aura compris, est en fait le récit d'un échec.

Mais le destin et les attermolements de ces personnages importent-ils? Pas vraiment. Et c'est heureux, en réalité, puisqu'ils nous indiffèrent aussi très vite. Même si avec un certain style, une certaine virtuosité, à la manière légèrement ironique d'un Jean Echenoz — mais d'un Echenoz surchargé, où il serait difficile de respirer entre les phrases —, David Bélanger arrive à faire durer son feu de paille.

Mais qu'est-ce que ça dit? Pas grand-chose. Un roman savant rempli de «détours inutiles», en somme, où l'on jongle un peu à vide avec les références, les codes et les concepts littéraires comme d'autres s'étourdissent, ailleurs, avec des assiettes de porcelaine.

Collaborateur
Le Devoir

MÉTASTASES
David Bélanger
L'Instant même
Québec, 2014, 236 pages

BANDES DESSINÉES

La guerre, mais pas pour se faire du mal

FABIEN DEGLISE

Il ne faut surtout pas faire confiance à un nazi, c'est bien connu. Parlez-en aux Néerlandais pour voir. En 1939, les Pays-Bas font leur entrée dans la Deuxième Guerre mondiale en toute neutralité, croyant pouvoir conserver ce statut jusqu'à la fin d'un conflit à la finalité incertaine. Mais non! Quelques mois plus tard, en 1940, Hitler envahit le plat pays, profitant d'un effet de surprise, d'une mobilisation erratique des forces armées locales — et même d'un câble électrique saboté. Ce faisant, il va bouleverser des destins en général, mais aussi ceux de la parenté du bédéiste Erik de Graaf en particulier, qui dans *Éclats* (La Pastèque) revient, 70 ans plus tard, sur ce fragment sombre et méconnu de cette triste guerre.

Le trait a un fini délicieusement suranné. Il porte aussi l'histoire de Victor, grand-père de l'auteur, d'Esther et de Chris, dont la jeunesse, les rêves et les ambitions vont être compromis par un largage de parachutistes «teutons», en mai 1940, sur les plaines de Smitshoek, petit village des environs de Rotterdam. Les habitants du coin croient d'abord à une fausse alerte. Quand le sang coule et qu'un ami se fait buter par une patrouille, tous vont savoir que l'histoire vient alors de prendre un mauvais chemin.

Récit historique habile et sensible, *Éclats* lève le voile, dans cette traduction française, sur un point de vue rare de cette guerre, en se promenant entre 1946 et les premiers jours du conflit, entre horreur et crédulité, entre passion et déchirement. Ce premier volume d'un diptyque sur les destins brisés offre une mise en image audacieuse sur laquelle, paradoxalement, il est agréable de poser les yeux, malgré la nature du propos.

Djihad contre MacWorld

D'une guerre à une autre on passe par *Les meilleurs ennemis* (Futuropolis), chroniques dessinées des tensions politiques et diplomatiques entre les États-Unis et le Moyen-Orient. Imaginée par Jean-Pierre Filiu et David B., cette autopsie historique plonge pour cette deuxième partie dans la période allant de 1953 à 1984, avec son plan Omega mis en place par les États-Unis pour isoler l'Égypte de Nasser, avec la naissance de l'Organisation de libération de la Palestine (OLP) ou encore avec cette invasion de l'Afghanistan par les Russes en 1979, invasion dont les effets se font encore sentir 35 ans plus tard.

Avec des cases qui flirtent avec la caricature, mais aussi une recherche historique solide et très bien vulgarisée, le duo d'auteurs remonte ici le fil du temps pour mieux en faire ressortir les petites stratégies, les grandes misères et, au final, les grandes lignes d'une complexité que 104 pages dessinées n'arriveront toutefois pas, malgré l'effort, à dénouer.

Un survivant du Titanic

La guerre, Gilles de la Jungle la vit en permanence, lui qui se bat parfois contre Méchant-Man et contre les Vampires dans des aventures



LA PASTÈQUE

Une case d'Eric de Graaf tirée de la bande dessinée *Éclats*.

que les lecteurs de la défunte revue spécialisée *Titanic* ont découvertes dans les années 80, se promenant à la lisière de l'absurde.

Avec le temps, l'œuvre de Claude Cloutier a pris une valeur patrimoniale, que La Pastèque a décidé de mettre en relief en rééditant l'intégrale des planches imagées par ce bédéiste à part qui a poursuivi par la suite sa carrière dans le film d'animation pour l'Office national du film.

Coup de crayon chargé, référence aux super-héros et à leurs univers narratifs, mais surtout répliques loufoques et pleines de dérision, tout est là pour se souvenir de ce personnage dans la marge et du chemin que le 9^e art d'ici a finalement parcouru.

Le Devoir

ÉCLATS

Eric de Graaf
Traduit du néerlandais par Arlette Ounanian
La Pastèque
Montréal, 2014, 262 pages

LES MEILLEURS ENNEMIS
DEUXIÈME PARTIE: 1953-1984

Jean-Pierre Filiu et David B.
Futuropolis
Paris, 2014, 104 pages

GILLES DE LA JUNGLE

Claude Cloutier
La Pastèque
Montréal, 2014, 46 pages

Prix 2014
du livre politique
de l'Assemblée nationale

LAURÉAT RÉAL BÉLANGER

PRIX DE LA PRÉSIDENTIE DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE

HENRI BOURASSA

RÉAL BÉLANGER

Le fascinant destin d'un homme libre (1868-1914)



Presses de l'Université Laval
www.pulaval.com

LIVRES

« Peindre d'abord une cage avec une porte ouverte »

Un vibrant appel à la liberté traverse *Quand j'étais l'Amérique*, premier livre d'Elsa Pépin

DANIELLE LAURIN

Enfance bafouée, famille repoussante, rêves brisés et échecs amoureux : ça revient en boucle dans *Quand j'étais l'Amérique*. A première vue, on serait tenté de croire que c'est bien lourd comme terrain de jeu. Mais en filigrane, ce qui apparaît, c'est la recherche d'une porte de sortie. Comme un hymne à la liberté.

Ce qui transparaît aussi à travers ce premier livre d'Elsa Pépin, journaliste et chroniqueuse culturelle, codirectrice en 2011 du collectif de nouvelles *Amour et libertinage par les trentenaires d'aujourd'hui* (400 coups), c'est une grande sensibilité. Il y a de la douceur, de la grâce dans son phrasé, malgré l'aigreur et les échecs répétés des personnages qu'elle met en scène.

Il y a cette petite voix qui vibre, intime. Qui fouille les profondeurs de l'âme. Qui cherche à comprendre, à contenir, et peut-être à soulager la détresse humaine.

De la compassion, oui, mais pas de complaisance pour autant. Acuité remarquable, sens aigu de l'observation. Capacité à mettre le doigt là où ça achoppe, à tirer sur les bonnes ficelles quand la tension monte, quand tout se dégingue.

Agilité certaine, aussi, chez cette auteure, à se glisser dans des univers différents. Si les treize histoires rassemblées dans ce recueil en viennent à se recouper du point de vue thématique, elles évoluent chaque fois dans un climat bien singulier.

La première nouvelle pourrait par certains aspects rappeler l'univers étouffant et la grande noirceur d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel* (Boréal) de Marie-Claire Blais. Jeune garçon élevé dans une famille nombreuse, démunie. À quelle époque sommes-nous ? Plutôt frère, porté à s'échapper dans l'imaginaire, il détonne dans son milieu familial, où les garçons sont condamnés au travail en usine. Comme leur père.

Mais ce n'est pas tellement l'image du Québécois né pour un p'tit pain, finalement, qui ressort de cette histoire. C'est plutôt la relation difficile entre le père et le fils qui constitue le



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

La journaliste et chroniqueuse culturelle Elsa Pépin signe un premier roman empreint d'une grande sensibilité, de douceur et de grâce, malgré l'aigreur des personnages.

nerf de la guerre ici, comme dans d'autres nouvelles plus loin.

Ce fossé impossible à combler, même une fois le fils devenu adulte et le père vieux. Cette reconnaissance jamais advenue. Cette affection, cet amour de la part du père qui a toujours manqué, fondamentalement. Manque qui crée chez le fils, au bout du compte, cette incapacité à ouvrir son cœur, à se laisser aimer.

Relations

L'enfance bafouée et ses stigmates indélébiles se déclinent de plusieurs façons dans *Quand j'étais l'Amérique*. Mais il y a aussi l'histoire de cette fille qui a connu une enfance idyllique et n'en est jamais revenue. Impossible pour elle de devenir adulte, en quelque sorte, de renoncer à son paradis perdu. Quitte à se perdre en chemin.

C'est peut-être la peur du gouffre amoureux qui revient le plus souvent. Peur de s'abandonner, de se livrer tout entier. Peur de ne pas être à hauteur,

de décevoir. De la part des hommes, surtout.

Peu entreprenants envers les femmes, les hommes en général dans ce recueil. Ce sont plutôt les filles qui font les premiers pas lors des ébats sexuels et quand vient le temps de déclarer son amour. Quelques-unes s'avèrent de redoutables tigresses. Quand elles ne sont pas tout simplement dominatrices, parfois par simple opportunisme.

Il y a aussi cette fille qui se la joue, dans ses fantasmes, à la *Jules et Jim*. Et dont le cœur balance entre « l'interdisable homme de tête et le bel homme de bras » qui lui font la cour. Difficile de choisir entre le désir purement sexuel qui lui traverse le corps et celui qui lui fait tourner la tête. Car après tout, « l'intelligence m'est toujours apparue comme l'arme la plus sexy des hommes ». Mais attention : « La sensualité intellectuelle a cette fâcheuse habitude de s'écraser au lit, comme si la densité des mots annulait celle des corps. » Savoureuse nouvelle que celle-là, où la plume de l'auteure s'avère piquante, non

exempte d'une certaine autodérision coquine.

Les relations entre mère et fille ne semblent pas tellement plus reluisantes que celles entre père et fils. Peut-être l'espoir se situe-t-il davantage du côté des liens avec les grands-parents ? Si ça devait sauter une génération ? C'est du moins ce que donne à penser la nouvelle intitulée *La cage*.

Ici, c'est la petite-fille qui parviendra à percer le mystère de l'aïeule acariâtre délaissée par ses filles et à lui redonner ses ailes. Tout en espérant que ça lui serve à elle-même de garde-fou pour le futur. « Il faudra rester aux aguets pour que jamais ne s'éveillent ces yeux meurtris transmis de mère en fille. Pour que jamais ne s'encage la bête avec ses rêves de jeune fille. »

Se délier

Il y a bien ici et là quelques clichés, ça frôle parfois la caricature. Il y a des métaphores peut-être un peu trop appuyées, quelques situations alambiquées, des phrases qui ont tendance à s'emberlificoter. Mais l'image de la cage dont on doit sortir pour s'affranchir de ses chaînes et devenir soi-même fait peu à peu son chemin.

Dans la nouvelle qui donne son titre au recueil, cela prend des allures de quête d'identité entre deux familles, deux cultures, deux pays. La narratrice, née au Québec, passe ses étés en France, d'où est originaire sa mère. « Dans cette petite société familiale réunie quelques semaines sous le même toit, je découvrais l'étrange flottement de ma double nationalité. Plutôt qu'une addition, ce statut me divisait sans que je ne puisse clairement identifier la ligne de partage. »

Vers la fin du recueil, on tombe sur ceci : « Je compris que l'on pouvait appartenir à un autre monde que celui d'où l'on vient. » Cette phrase pourrait bien résumer à elle seule l'appel à la liberté qui traverse les portraits de familles, de couples, d'écorchés vifs, que trace Elsa Pépin dans *Quand j'étais l'Amérique*.

Cela nous renvoie d'ailleurs à la citation placée en exergue du recueil, tirée de *Pour faire le portrait d'un oiseau*, de Jacques Prévert : « Peindre d'abord une cage avec une porte ouverte ».

QUAND J'ÉTAIS L'AMÉRIQUE

Elsa Pépin

XYZ

Montréal, 2014, 168 pages

Au Met bleu

Le 16^e festival Metropolis bleu propose ses lectures, rencontres, ateliers d'écriture, spectacles, conseils de bibliothérapie (!) ou table ronde sur le traitement de l'alzheimer (!!) en français, en anglais, en espagnol, en italien, en mandarin, etc. Dans ce grand tout, quelques choix du *Devoir*.

La littérature québécoise est-elle exportable ? L'Association nationale des éditeurs de livres y réfléchit en table ronde. Jeudi 1^{er} mai, 11 h.

Interview avec Richard Ford L'incontournable américain vient recevoir le Grand Prix littéraire du festival et en profite pour se livrer. En anglais. Vendredi 2 mai, 17h30

Promesses de la littérature de Dany Laferrière Avec sa verve, le nouvel académicien parlera de cette littérature qui l'a forgé. Vendredi 3 mai, 19 h

Écrire les petites cruautés Les auteurs français Chantal Thomas et Luc Lang discutent de ce sujet qu'ils ont conjugué. Samedi 3 mai, 17h30

Découvrir Josip Novakovich Ce professeur à Concordia est apparu l'an dernier parmi les finalistes du prestigieux Man Booker Prize. Il est temps de le découvrir, soit en le lisant enfin en français avec *Poisson d'avril* (Boréal), soit en l'écoutant. En anglais. Dimanche 4 mai, 12h30

Du 28 avril au 4 mai
metropolisbleu.org

POLARS

Arnaldur Indridason : tout au fond des choses

MICHEL BÉLAIR

Dans la constellation d'histoires et de personnages entourant le commissaire Erlendur Sveinsson de la Criminelle de Reykjavik, Marion Briem est une sorte de planète mère lointaine à l'atmosphère dense et agitée. Dans son rôle de mentor, on l'a souvent vue absente, caractérielle, avant d'être retraitée, malade puis mourante. Elle a joué un rôle considérable dans la carrière d'Erlendur, mais on la connaît finalement très peu. Et comme si le romancier Arnaldur Indridason avait décidé de faire la lumière une fois pour toutes là-dessus, le voici donc lancé lui aussi à la recherche de ce personnage quasi mythique qu'il nous montre en pleine action, en pleine enquête, bien avant qu'Erlendur apparaisse...

Nous sommes en 1972, en pleine guerre froide, et Reykjavik est devenue la capitale du monde le temps d'accueillir le duel d'échecs opposant l'Américain Bobby Fischer au champion russe Boris Spassky. Mais voilà qu'un jeune garçon est assassiné à l'arme blanche dans un cinéma du centre-ville alors même que le duel va finalement se mettre en branle après

toutes les tergiversations que l'on sait. C'est Marion Briem qui est chargée de l'enquête.

Échecs politiques

Enquête qui se révélera rapidement complexe. C'est qu'elle porte tout autant sur les méandres politiques et stratégiques que l'on sent bien vite grouiller sous l'affrontement entre les champions des deux grandes puissances que, presque au second plan, sur l'assassinat malencontreux du pauvre jeune homme, qui s'est trouvé au mauvais moment au mauvais endroit. Mais elle mettra aussi en relief le personnage même de Marion qui, dès le départ, n'acceptera pas que des considérations politiques viennent empêcher que les coupables soient punis.

En construisant son intrigue de façon magistrale tout en utili-

sant en même temps de constants retours en arrière décrivant, à petites touches, l'Islande de l'entre-deux-guerres, Indridason fait peu à peu surgir le personnage énorme, touchant, quasi granitique de Marion Briem. Ecorchée par la vie dès son plus jeune âge, malade sauvée en extremis par une figure paternelle inoubliable, Marion est une véritable survivante et l'on comprendra mieux, en revenant à la réalité de ce qui se trame autour du duel Fischer-Spassky, son indéracinable volonté d'aller au fond des choses.

Mais au-delà du dénouement de l'affaire et des personnages étonnants qu'elle fait surgir, cette histoire vient d'abord mettre en relief l'imense talent d'Arnaldur Indridason (et de son traducteur). D'autant plus que, à la toute dernière ligne, on verra appa-

raître un tout jeune Erlendur rencontrant Marion Briem pour la première fois...

LE DUEL

Arnaldur Indridason

Traduit de l'islandais

par Éric Boury

Métailié/Noir

Paris, 2014, 308 pages

Collaborateur
Le Devoir

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 14 au 20 avril 2014

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ NB DE SEMAINES

▼ Romans québécois

1	Les héritiers du fleuve • Tome 3 1918-1929	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	1/2
2	Messengers sur le Plateau-Mont-Royal • Tome 2	Michel David/Hurtubise	2/4
3	Gaby Bernier • Tome 3 1942-1976	Pauline Gill/Québec Amérique	3/4
4	Messengers sur le Plateau-Mont-Royal • Tome 1	Michel David/Hurtubise	4/4
5	Les héritiers du fleuve • Tome 2 1898-1914	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	-1
6	Les héritiers d'Enkidiev • Tome 9 Mirages	Ane Robillard/Wellan	5/10
7	Isa • Tome 1 L'île des exclus	Serge Desjardins/Guy Saint-Jean	-1
8	Les héritiers du fleuve • Tome 1 1886-1893	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	-1
9	Le secret de Lydia Gagnon	Claire Ponthriand/Goélette	8/4
10	Louise est de retour	Christine Brault/Homme	7/8

▼ Romans étrangers

1	Central Park	Guillaume Musso/XO	1/3
2	Muchachas • Tome 2	Katherine Pancol/Albin Michel	2/2
3	La nuit leur appartient • Tome 2	Sylvia Day/Michel Lafon	3/2
4	Muchachas	Katherine Pancol/Albin Michel	4/8
5	Le chardonneret	Donna Tartt/Plon	5/14
6	Trainée de poudre	Patricia Cornwell/Flammarion Québec	8/5
7	Georgian • Tome 1 Si vous le demandez	Sylvia Day/Flammarion Québec	6/6
8	Dark secrets	Michael Hjorth/Hans Rosenfeldt/Prisma	10/2
9	Solo	William Boyd/Seuil	-1
10	La nuit leur appartient • Tome 1 Les rêves...	Sylvia Day/Michel Lafon	9/9

▼ Essais québécois

1	Poing de mire	Normand Lester/Homme	-1
2	La revanche des moches	Lea Clermont-Dion/VLB	1/2
3	Meurs de province	François Ricard/Boréal	2/4
4	Henri-Paul Rousseau, le siphonneur de la Caisse de dépôt	Richard Le Hir/Michel Brûlé	7/2
5	Paradis fiscaux : la filière canadienne	Alain Deneault/Écosociété	3/8
6	Les Parisiens sont pires que vous ne le croyez	Louis-Bernard Robitaille/Denoël	8/3
7	Le prochain virage	François Tanquay/Steven Guilbeault/Druide	6/6
8	S'indigner, oui, mais agir	Serge Mongeau/Écosociété	-1
9	Précis républicain à l'usage des Québécois	Danic Parenteau/Fides	5/4
10	Le tour du jardin. Entretiens avec Mathieu Bock-Côté...	Jacques Godbout/ Mathieu Bock-Côté/Boréal	9/2

▼ Essais étrangers

1	Plaidoyer pour l'altruisme. La force de la bienveillance	Mathieu Ricard/NIL	1/25
2	La grande vie	Christian Bobin/Gallimard	3/6
3	C'est votre première guerre? Voyages dans le monde islamique...	Michael Petrou/PUL	-1
4	L'Indien malcommode. Un portrait inattendu...	Thomas King/Daniel Poliquin/Boréal	5/8
5	La vérité sur les médicaments	Mikkel Borch-Jacobsen/Édito	2/10
6	Au péril des idées. Les grandes questions de notre temps	E. Morin/T. Ramadan/Presses du Châtelet	-1
7	Cinq méditations sur la mort	François Cheng/Albin Michel	-1
8	La plus belle histoire de la philosophie	Luc Ferry/Claude Capelle/Robert Laffont	4/10
9	Le parfum de ces livres que nous avons aimés	Will Schwalbe/Belfond	-1
10	Du bonheur. Un voyage philosophique	Frédéric Lenoir/Fayard	8/2

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

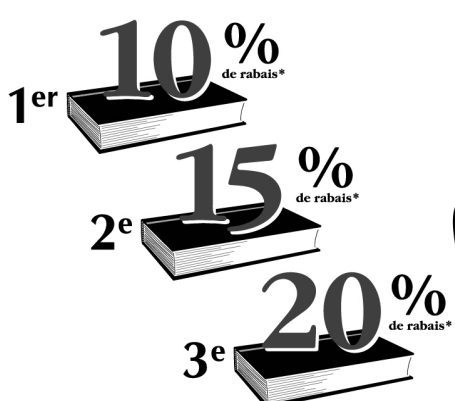
CAUSERIE AVEC
PERRINE LEBLANCAnimation
CATHERINE LALONDE

LE MARDI 29 AVRIL À 19 H

Librairie Monet

Galeries Normandie, 2752, rue de Salaberry, Montréal (QC) H3M 1L3
Réservations : 514 337-4083 ou evenements@librairiemonet.comLibrairie
Monet

Gallimard

Promotion
à l'achat de trois livres

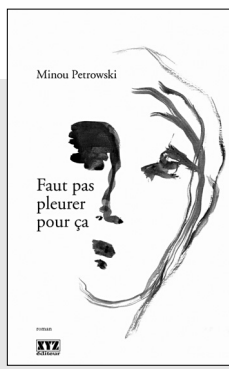
Du 26 avril au 25 mai 2014

*Rabais à partir du prix courant et ne peut être jumelé à toute autre promotion. Livres en stock seulement, à l'exception des livres scolaires et d'informatique.

le Parchemin
CRÉATEUR DE BONHEUR DEPUIS 1966Berri-UQAM, 505, rue Sainte-Catherine Est
Montréal (Québec) H2L 2C9, Tél. : 514 845-5243
librairie@parchemin.ca

LITTÉRATURE

LA VITRINE

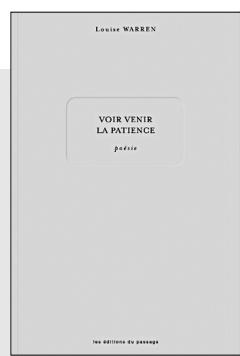


ROMAN

FAUT PAS PLEURER POUR ÇA
Minou Petrowski
XYZ
Montréal, 2014, 170 pages

Ni tout à fait une autre ni tout à fait la même que Minou Petrowski, cette narratrice entre Montréal et Paris qui chemine un pied dans le fantôme, un autre sur la terre ferme. Après son autobiographie, ce récit d'autofiction, fort bien écrit, nous fait pénétrer la psyché d'une octogénaire à la libido de jeune femme, dont le désir demeure un moteur puissant, quoique rêvé de sa vie, tout comme le sentiment d'abandon, jamais colmaté, de l'éternelle orpheline. Ce livre de spleen et d'espoir qui berce et qui blesse est une porte ouverte sur une âme écorchée, combative, allergique aux renoncements. Entre livres et films aimés, entre mémoire, rencontres, souffrances, l'émouvant roman résonne comme le cri d'un âge mal aimé, et celui d'un enfant tapi sous les rides en ignorant la fuite du temps. « *J'avais vécu en état d'apesanteur, en rêvant le passé et en inventant le présent, dans un no man's land où tout semblait permis, même l'oubli du corps, de cette vieillesse que je niais parce qu'elle me rongeaît* », lance-t-elle.

Odile Tremblay



POÉSIE

VOIR VENIR LA PATIENCE
Louise Warren
Éditions du Passage
Montréal, 2014, 136 pages

Comme toujours, la poésie de Louise Warren est tranquille, à l'écoute du rien subtil qui fait tenir les heures en place. Si, dans les deux premières parties de *Voir venir la patience*, quand elle serine que « *la pluie / lave les heures / efface les jours / les oublis* », nous sommes en plein cliché, quand elle confie qu'en « *quelques mots / on se sent rassuré / le monde s'accroche / à nos blessures* », nous touchons à plus essentiel. Les deux dernières parties sont publiées dans une mise en page « coquette » sinon convenue. *Horizons* cherche visuellement à reproduire cette ligne dans le lointain, alors que les poèmes s'allongent inutilement sur une ou deux lignes. Est-ce un clin d'œil aux *Calligrammes* d'Apollinaire? C'est beau, évidemment. Tous les livres des éditions du Passage sont soignés. Mais parfois l'esthétique nuit plus qu'elle ne sert. L'auteure signale en toute simplicité qu'« *entre les géraniums et [elle se trouvent] l'eau l'arrosoir* »; elle ajoute qu'il y a « *un courant d'air une porte ouverte un paysage près [d'elle]* ». Louise Warren est une poète importante, mais que cela ne nous interdise pas de nous questionner devant ceux qui tiennent de plus en plus pour acquis que le moindre de leurs soupirs est de la poésie incarnée et incontournable.

Hugues Corriveau

14^E PRIX DES LECTEURS RADIO-CANADA

Se perdre

Créé en 2000, le Prix des lecteurs Radio-Canada promeut la littérature issue des milieux francophones minoritaires au Canada. Six œuvres de fiction concourent. Le lauréat 2014 sera connu le 30 avril à l'émission *Pénélope McQuade*. D'ici là, *Le Devoir* présente un finaliste chaque semaine.



NOUVELLES

SUR LE FIL
Maude Déry
Triptyque
Montréal, 2013, 116 pages

JOSÉE-ANNE PARADIS

Jeune auteure native du Nouveau-Brunswick, Maude Déry a fait une entrée remarquée dans le paysage littéraire cet automne en publiant *Sur le fil*, un recueil de nouvelles dont l'écriture, par sa finesse autant que son rythme, happe immédiatement le lecteur. C'est une polyphonie de voix qui s'élève à travers ces quinze récits, qui offrent tous un regard distinct sur la perte. Perte de soi, perte d'un être cher, perte des illusions...

Que ce soit dans l'édification d'une nouvelle vie ou tout simplement dans sa déconstruction parfois violente, les protagonistes, tous meurtris à des degrés différents, souhaitent contrôler ce bourdonnement intérieur, ces pulsions qu'ils ne peuvent plus refouler. C'est ainsi que nous sommes conviés à la dissection des démons de ces personnages, principalement féminins, dans des textes qui parlent d'amour, de désir et de fraternité, mais aussi de mort, de solitude et de désespoir.

Tout en subtilité, tout en émotion, les nouvelles sont habillées par une plume sensuelle qui sait se faire suffisamment discrète pour que le récit s'imisce profondément chez le lecteur, le temps de le faire tanguer entre deux émois.

Collaboration spéciale

L'amour caché et l'étrange étrangeté du Love Hotel

Christine Montalbeti était de passage à Montréal du 23 au 25 avril pour entretenir ses lecteurs de fiction et pour participer au colloque du 15^e anniversaire de Figura, centre de recherche sur le texte et l'imaginaire de l'UQAM, sur l'imaginaire contemporain. *Love Hotel*, son dernier roman, cherche le secret des histoires dans la bulle faussement protégée d'un hôtel de passe au Japon.

GUYLAINE MASSOUTRE

La rivière Kamo, Kamogawa, littéralement la « rivière aux canards », coule près de Kyoto. Prisée pour son allée bordée de cerisiers, haut lieu touristique, elle a été immortalisée par le peintre d'estampes Hiroshige. Tel en est l'emblème et le ton. C'est là que Christine Montalbeti a logé *Love Hotel*, roman d'une facture élégante et délicate, où un narrateur occidental rencontre Natsumi, une femme mariée qui lui permettra d'entendre plusieurs contes et d'emboîter dans le texte d'anonymes littéraires.

Pour la couleur du livre, suivre l'indication du titre, *Love Hotel*. Il s'agit d'une chaîne bien connue au Japon qui dit ce qu'il s'y fait: l'amour caché, le sexe fantasmé. La mise en scène, discrète et à la carte, se débride à l'intérieur, fantasque ou ludique, perverse ou sado, dans un cocon bien fermé. Pas de personnel visible. Pas de bruit. Pas de trace, mais des sensations fortes.

Pour l'imaginaire du lecteur, il y a aussi les contes japonais traditionnels. Ceux dont Montalbeti a rêvé d'endosser les multiples personnalités, tels des héros d'enfance. De multiplier les voix, les identités, les lieux, les péripéties, pour se tenir près des vies qui remontent vers la source, comme le saumon parti frayer. Et pour tenir la narration dans un écheveau de cascades. Ce qu'elle fait.

Japon imaginaire

Dans *L'évaporation de l'oncle* (P.O.L., 2011), Montalbeti s'était inspirée du cinéma d'Akira Kurosawa et avait créé l'odyssée imaginaire d'un samouraï parti à l'aventure dans la forêt. Au bout de huit années de songe, de cinéphilie, de méditation sur des photographies, des images et



HÉLÈNE BAMBERGER

Christine Montalbeti a traqué, dans son dernier roman, l'émoi d'une passion passagère, le charme de l'étrange étranger/étrangère.

des estampes, au cours desquelles elle fit un séjour d'une semaine au Japon, le livre parut. Tout de suite après, en mars 2011, elle bénéficia d'une résidence d'écriture à Kyoto. Le tremblement de terre survint, suivi d'un fameux tsunami. Elle dut mettre un terme à cette résidence, rentrant en France pleine de sensations fortes, racontant-elle en entretien.

Love Hotel, tout empreint de ces circonstances, en est le résultat. Chargé d'une expérience littéraire solide, ce roman étale avec doigt sa pâte romanesque composite, créant une atmosphère si égale que la lecture glisse sans heurt, d'un tableau à l'autre, d'une dimension onirique à un souvenir géographique, d'un flash-back fictif à une scène d'amour cru au *Love Hotel*.

Ce temps distendu aura duré quelques heures, quelques jours au plus, parenthèse d'une liaison cachée qui fonce dans l'appétit sexuel avec gourmandise, comme il se dissout dans le vague à l'âme né d'une vi-

sion poétique, mélancolique.

Adultère, éros et thanatos

Montalbeti en dit beaucoup en peu de mots. Par son économie poétique, elle aura endigué un flot de lieux associés, d'histoires entendues ou lues, de saynètes observées par une fenêtrée ou le long d'une rue. Elle aura traqué l'émoi d'une passion passagère, le glissement des spectres, le charme de l'étrange étranger/étrangère, l'union angoissante d'amour et de mort. « *Avide et ahuri* », c'est ainsi que se qualifie le narrateur, enténébré autant par Natsumi que par l'atmosphère artificielle du *Love Hotel*. Bien vu.

Tandis que le narrateur s'empare à son tour des contes de Natsumi, il réfléchit sur la fiction. Ses sens reviennent au corps aimé, parachevant l'emprise désirée. Il y a inflation d'imaginaire, osmose et contamination, presque de l'hallucination, tourbillon agréable, futile, lâcher d'inconscient. Le temps passe dans cette narcoïse, accrue par la technique

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Assemblages

CHRISTIAN DESMEULES

Dans un recoin de la baie des Chaleurs, en Gaspésie, « *pays du français chantant, de la musique country, et du bluegrass, du vent, de la mer et de ses fruits* », l'inimaginable s'est produit. Dans un village inventé où le temps semble fonctionner à rebours (« *jeunes, ils ont l'air vieux; vieux, ils ont l'air mort* »), on se souvient de 2007 comme d'une année « *singulière* ». Celle où trois adolescentes ont été assassinées. Mais la commotion n'a rien révolutionné: « *À Malabourg, c'est toujours la faute des filles* ».

On se met vite, comme lecteur, à imaginer un coupable, à essayer de faire le tri entre pistes et fausses pistes. Mais *Malabourg*, le second roman de Perrine Leblanc, n'est pas un thriller. L'identité du roman ne tarde pas à se brouiller et il nous apparaît rapidement comme ce qu'il est: un roman sensuel et atmosphérique, porté par une écriture à même d'exprimer (mais jamais trop non plus) la dureté du réel autant que sa moiteur, la laideur comme la beauté.

Deux adolescents seront particulièrement affectés par ces événements. Alexis, fleuriste improvisé, apprenti parfumeur, était particulièrement proche de l'une des jeunes victimes. Mina, sauvagonne, petit bourgeois de femme, observe tout cela en biais. « *Dans l'inventaire des filles de Malabourg dressé par Alexis, Mina, c'est le pissenlit, la dent-de-lion* ». Fille mélancolique dont la grand-mère amérindienne sert d'inspiration rebelle, elle n'a qu'une envie: quitter le village pour aller s'installer à Montréal, sorte de « *Nouveau Monde* » où elle compte entreprendre des études universitaires.

À même d'exprimer (mais jamais trop non plus) la dureté du réel autant que sa moiteur, la laideur comme la beauté.

Deux adolescents seront particulièrement affectés par ces événements. Alexis, fleuriste improvisé, apprenti parfumeur, était particulièrement proche de l'une des jeunes victimes. Mina, sauvagonne, petit bourgeois de femme, observe tout cela en biais. « *Dans l'inventaire des filles de Malabourg dressé par Alexis, Mina, c'est le pissenlit, la dent-de-lion* ». Fille mélancolique dont la grand-mère amérindienne sert d'inspiration rebelle, elle n'a qu'une envie: quitter le village pour aller s'installer à Montréal, sorte de « *Nouveau Monde* » où elle compte entreprendre des études universitaires.

Mémoire en fiole

Alexis, lui, quitte Malabourg pour la France, devient parfumeur, avant de s'installer à Montréal pour y ouvrir une boutique de fleuriste tout en pour-

suivant ses recherches — il est obsédé par l'odeur de la rose, qu'il associe à l'amoureuse assassinée. Les deux finiront par se retrouver et penser à deux les blessures du passé. Assimiler et distiller lentement l'impensable, tandis que résonne dans les rues de Montréal, au printemps 2012, l'écho des contestations étudiantes et que s'exerce dans les rues de la métropole une autre forme de violence que celle qui a frappé à Malabourg.

Si *Malabourg* fait penser aux *Fous de Bassan* (Seuil) d'Anne Hébert — *Le ravissement* (L'Instant même) d'Andrée A. Michaud pourra aussi servir de repère —, c'est notamment à travers ses odeurs de littoral, ses relents d'univers concentrationnaire — malgré l'horizon infini — et par sa narration timidement polyphonique.

Alors que la pudeur des pères « *est la colonne de Malabourg, qui n'a pas de centre, qui ne s'est pas développée autour d'une église mais le long de la route et en bordure de la mer* », quelle est la colonne du roman de Perrine Leblanc? L'amour? La nécessité de créer? Le mouvement vers la liberté?

Après *L'homme blanc* (rebaptisé *Kolia* en France, gagnant

Deux questions à Christine Montalbeti

Parlez-vous d'un Japon réel ou surtout d'un espace esthétique?

Je dirais que c'est un Japon réel (contrairement à celui du roman précédent, *L'évaporation de l'oncle*, qui était plutôt un Japon fantasmé) au sens où il s'agissait pour moi de conserver une trace de ce Japon perdu, du paysage dévasté de la région de Sendai, mangé par la mer, et dont les personnages de *Love Hotel* parlent sans savoir que la vague est en train de les avaler.

Les contes font-ils partie d'une fuite — géographique, culturelle — ou sont-ils des points communs de la rencontre multiethnique?

Ces contes japonais, dont le roman conserve aussi une trace, sont pour l'essentiel des contes qui parlent d'eau ou de catastrophe. Ils contribuent ainsi à créer une menace trouble. Les deux personnages sont enfermés dans la chambre aveugle du *Love Hotel*, ils n'ont aucune information sur le monde extérieur et ignorent la catastrophe qui est en train de se produire. Mais les contes qu'ils évoquent ne parlent en vérité que de cela. *Love Hotel* est aussi un roman sur le pressentiment, sur la sensation rétrospective d'un pressentiment. Sur le fait que la découverte tardive d'un événement douloureux nous fait parfois penser qu'une part de nous était en symbiose avec cet événement.

qui déshumanise et aseptise ce lieu d'introspection chirurgicale. Quelque chose penche vers la catastrophe climatique qu'un pressentiment annonçait.

Collaboratrice
Le Devoir

LOVE HOTEL
Christine Montalbeti
P.O.L.
Paris, 2013, 171 pages

du Prix littéraire du Gouverneur général en 2011), une micro-saga qui nous entraînait d'un camp du Goulag jusqu'en Roumanie en passant par Moscou, l'écrivaine propose cette fois une histoire qui semble un peu moins *zappée*. Un roman où l'écriture plus dense et plus sensuelle se fait aussi, d'une certaine façon, plus personnelle — mais toujours aussi *équilibrée*, voire modérée.

Malabourg, c'est à la fois l'histoire d'une renaissance et d'une seconde chance. Celle d'un assemblage, aussi, qu'il soit question d'amour ou de parfumerie. Un processus parfois lent et complexe, volatil et invisible. « *Le concentré qui repose dans la fiole numéro 8 est une histoire, et c'est bien celle qu'Alexis cherchait à livrer depuis longtemps* ».

Car de l'histoire au parfum, et de la fiole au roman, on le comprend, il y a une multitude de choix à faire et de deuils à porter. Il y a tout un monde de possibles.

Collaborateur
Le Devoir

MALABOURG
Perrine Leblanc
Gallimard
Paris, 2014, 192 pages

ÉDOUARD

SUITE DE LA PAGE F 1

certaine forme de vérité de la violence.

Lui qui poursuit des études en sociologie à l'École normale supérieure fait souvent référence à Pierre Bourdieu, son maître à penser, à propos de qui il a dirigé l'an dernier un essai collectif, *Pierre Bourdieu. L'insoumission en héritage*. L'ouvrage, auquel a collaboré notamment Annie Ernaux, est paru aux Presses universitaires de France, qui viennent d'offrir à l'apprenti sociologue la direction d'une nouvelle collection intitulée « Les mots ».

« *Selon Bourdieu et son prin-*

cipe de conservation de la violence, on est victime de violence partout, tout le temps. On finit par soi-même reproduire la violence, à d'autres niveaux. Sur les étrangers, sur les femmes, les homosexuels. J'ai voulu montrer comment cette violence n'était pas le fait d'individus, mais d'une situation, de la misère aussi. Mon but n'était pas de pointer des individus. D'ailleurs, je ne nomme pas le village en question dans mon livre. »

Les bons sauvages ruraux

Ça n'a pas empêché une certaine presse d'aller enquêter sur place, auprès des proches de l'auteur et des habitants du village. Pour conclure que l'excellent Bellegueule était honni par les siens, qu'ils lui en vou-

laient, le reniaient, certains allant même jusqu'à le menacer.

Quand on aborde la question avec lui, Edouard Louis fulmine. « *Il y a un certain racisme de classe derrière le fait de se rendre dans ce petit village pauvre pour montrer "les bons sauvages". Et je déteste ce genre de journalisme fouille-poubelle qui oblige les gens à se reconnaître dans un livre.* »

Il se doutait bien que son roman allait provoquer une certaine hostilité dans son milieu d'origine. Mais pour rien au monde il n'aurait voulu se taire. « *Y'en a marre qu'il y ait toujours des sujets qui soient indicibles. Parce que des gens pourraient légitimement se sentir plus blessés que d'autres, il faudrait passer sous silence cette violence?* »

Ce sont davantage ses lecteurs qui le préoccupent, tous ceux qui lui écrivent pour lui dire qu'ils se reconnaissent en Eddy Bellegueule: « *J'ai conçu mon livre non seulement comme une rupture pour moi, mais comme un appel à la rupture, pour ne pas dire un appel à l'insurrection, à ne pas être ce qu'on a fait de nous mais ce qu'on veut être. Quand on fuit, on fait fuir le système avec soi. Et fuir, c'est se réinventer.* »

Collaboratrice
Le Devoir

EN FINIR AVEC EDDY BELLEGUEULE
Edouard Louis
Seuil
Paris, 2014, 224 pages

LIVRES

Pourquoi lire le *Journal* des Goncourt ?

GILLES ARCHAMBAULT

Pourquoi lire le *Journal* des Goncourt ? Pour la raison qui nous inclinerait à musarder dans celui de Paul Léautaud ou de Jules Renard. Le XIX^e siècle finissant n'est pas en littérature française une période affriolante. Il y a bien Flaubert, il y a bien Zola, mais à côté, combien de littérateurs médiocres. Ce n'est pas une raison pour l'ignorer.

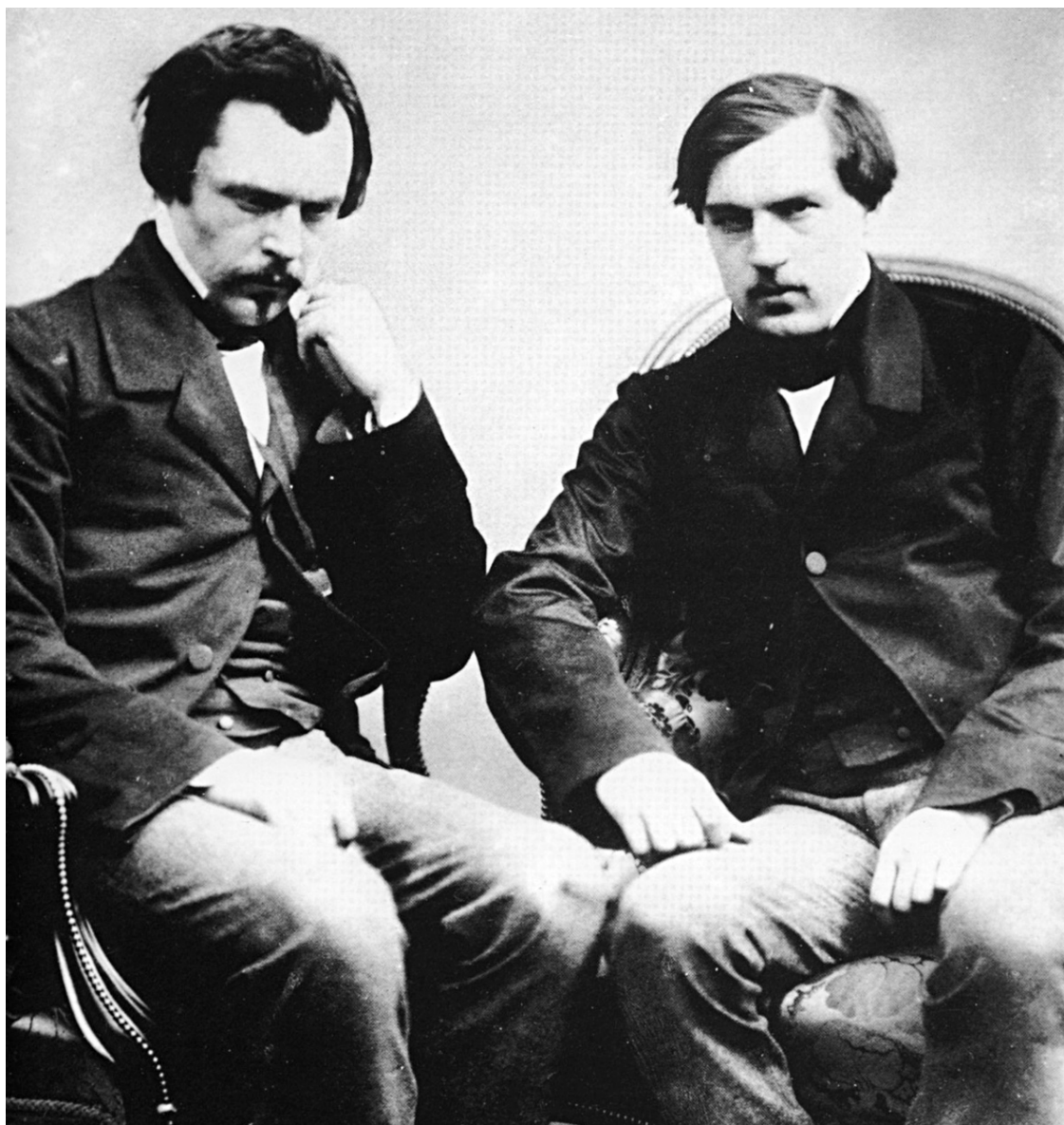
Edmond de Goncourt se plaignait beaucoup de Zola, qu'il accusait de le plagier. « *Toute sa vie, faisant dans ses livres un bloc de choses volées aux uns et aux autres, il n'a jamais su avoir en lui la confiance qu'a un auteur original, personnel, ne devant rien à qui que ce soit, et pas basement préoccupé du succès de son vivant.* » De plus, il zézayait, parlait avec un accent prononcé, était goujat en tant que mari.

Dans le *Journal* qu'ont tenu Edmond et Jules de Goncourt de 1851 à 1870 et dans celui qu'a poursuivi seul Edmond à la mort de son jeune frère, il y a beaucoup à retenir et à oublier. Sur la vie littéraire pour commencer. Les couteaux y volaient bas. « *Maupassant, un romancier, un très charmant conteur de nouvelles, mais un stylistique, un grand écrivain, non, non!* » Tel invité reçu à table ou tel hôte se voit qualifié de la pire façon. Les gens de lettres de tout temps ont eu la dent dure.

Contemplatif et seul

Lorsque Jules meurt à 40 ans, Edmond est inconsolable. On est en 1870, Paris est sens dessus dessous. Devra-t-il continuer seul l'œuvre entreprise, le *Journal*, mais aussi les romans ? Jules avait « *une nature gaie, nerveuse, expansive* ». Lui, une « *nature mélancolique, songeuse, concentrée* », mais « *deux cervelles recevant du contact du monde extérieur, des impressions identiques* ». Il ajoute que Jules était le perfectionniste, lui l'inventeur insatiable. S'il s'accorde de l'esprit, c'est « *seulement dans le tête-à-tête intime* ». La présence d'un médiocre hâbleur peut le réduire au silence.

Un silence qu'il employait pour observer. On l'a comparé abusivement à Saint-Simon. Les observations assassines pullulent dans le *Journal*. Ce mot de Musset à Augustine Brohan qui lui disait « *On m'a raconté que vous vous vantiez d'avoir couché avec moi* » : « *Je me suis toujours vanté du contraire.* » Ou ceci : « *Quels sont, en ce moment, les trois dieux de la jeunesse ? Ce sont Baudelaire, Villiers de L'Isle-Adam, Verlaine : certes trois hommes de talent, mais un bohème sadique, un alcoolique, un pédéraste assassin.* » Edmond se reconnaît antisémite. Rapportant un propos



Les frères Edmond et Jules de Goncourt avaient la dent dure, comme les gens de lettres de tout temps.

« *Oui, dans mon journal, j'ai voulu recueillir tout ce qui se perd de curieux dans la conversation* »

Edmond de Goncourt, 3 octobre 1895

d'un médecin qui estime que « *dans une cervelle sémite tout est tarifé : choses honorifiques, choses de cœur, choses quelconques* », il ne trouve rien à redire. Comme Alphonse Daudet, il était l'ami d'Edouard Drumont, homme politique, sinistre fondateur de la ligue nationale antisémite de France.

Pour ce qui est des femmes, il épouse toutes les sottises de son temps : « *À la bonne, à la mauvaise humeur d'un homme, il y a toujours une raison. Chez la femme, rien de pareil. Elle est subitement traversée par un courant de gaieté ou de tristesse noire, sans cause ni raison.* »

La petite vie littéraire

Heureusement il aime les chats. Il a aussi des mots tendres pour Pélagie, la vieille bonne qui veille sur son frère et sur lui. Les souffrances du peuple de Paris ou des paysans, il

ne s'en soucie guère. Son monde est celui des dramaturges, des romanciers, des peintres (son frère et lui avaient hésité avant de devenir écrivains), d'une certaine bourgeoisie et d'une petite noblesse. Il dénonce l'hypocrisie des critiques de théâtre, les accusant de transformer en triomphe ce qui n'était qu'accueil poli.

« *Je ne trouve chez moi pendant toute ma jeunesse aucun désir de devenir une personnalité de premier plan. Je n'avais que l'ambition d'une vie indépendante, où je m'occuperais paresseusement d'art et de littérature, mais en amateur et non, ainsi que cela a été, en forçat de la gloire.* » Ces mots, il les écrit moins d'un an avant sa mort survenue en 1896. Ce forçat de la gloire se croit régulièrement victime d'injustice. De croiser Alphonse Daudet, Sainte-Beuve ou Flaubert dans des

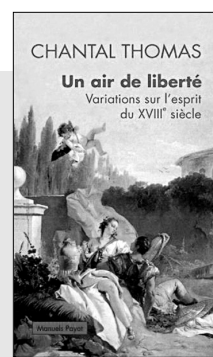
réunions mondaines ou dans son antre, le Grenier, lui est souvent prétexte de revendications et de pures méchancetés qui peuvent nous réjouir et jeter un éclairage nouveau sur des personnalités qui ne sont pas toutes oubliées. On apprend par exemple qu'Auguste Rodin est inconsolable du nouvel abandon de Camille Claudel. Rien évidemment sur la détresse morale de la sœur de l'auteur du *Soulier de satin*. La compassion n'est pas chez les Goncourt une habitude.

J'en conviens, il faut pour prendre connaissance d'un journal aussi abondant avoir devant soi plusieurs heures de loisir. Je ne regrette pas d'y avoir consacré des jours entiers. Histoire de vérifier les grandeurs et les petitesse de toute vie littéraire.

Collaborateur
Le Devoir

JOURNAL
MÉMOIRES DE LA VIE
LITTÉRAIRE
Edmond et Jules de Goncourt
Édition de Robert Ricatte
Robert Laffont
Paris, 2014, tome I, 1218 pages
tome II, 1292 pages
tome III, 1462 pages

LA VITRINE



ESSAI

UN AIR DE LIBERTÉ
VARIATIONS SUR L'ESPRIT
DU XVIII^e SIÈCLE
Chantal Thomas
Manuels Payot
Paris, 2014, 296 pages

« *On ne dira jamais assez de quelles possibilités de voyages immobiles, de voluptés inédites, de pensées neuves, de forces de résistance et de distance, se privent les gens qui ne lisent pas.* » C'est avec cet enthousiasme que la passionnante Chantal Thomas nous présente quelques figures inépuisables du siècle agité des Lumières. Livre de livres, cet essai sur l'hédonisme le pratique sur tous les plans. Manière de penser et d'agir, langue alerte, conversation, sensualité, tout ce qui fait les vies électriques et enfiévrées contamine les démons intérieurs de l'experte auteure. Elle a toutes les qualités de sa spécialité, le savoir, l'exactitude, les détails vrais. Elle sait aussi se raconter elle-même, animant son amour du XVIII^e siècle par un récit au présent. On y croise Sade, Casanova, Beaumarchais, M^{me} de Staël, Marie-Antoinette, M^{me} de Tencin et M^{me} Roland. Cette dernière osa prendre la plume au féminin. Thomas insiste sur l'esprit subversif du libertin, sur sa jouissance volontairement excessive, ajoutant que l'excès d'amour est toujours une maladie du manque. À lire, vraiment. Cet essai fait vivre des portraits : les moments choisis dans ces chapitres brefs claquent autant qu'un roman de cape et d'épée. Ce qui est savant disparaît sous la légèreté jubilatoire de la raconter.

L'auteure participe au festival *Metropolis bleu* les 2 et 3 mai.
Guylaine Massoutre



ESSAI

L'E-CIGARETTE
POUR EN FINIR AVEC LE TABAC ?
Bertrand Dautzenberg
Ixelles éditions
Bruxelles, 2014, 224 pages

Après le D^r Philippe Presles et son excellent *La cigarette électronique* (L'Homme, 2014), c'est le tour, maintenant, du pneumologue français Bertrand Dautzenberg de vanter les mérites de l'e-cigarette nicotinée dans une démarche de réduction ou d'abandon du tabac. Le médecin ne recommande pas ce produit, dont l'utilisation à long terme comporte encore des inconnues, aux non-fumeurs, mais il n'hésite pas à le suggérer aux fumeurs. « *Il est possible d'affirmer ici, avec une très grande certitude, que l'e-cigarette est infiniment moins dangereuse que le tabac* », écrit-il dans ce livre qui fait le tour de la question. Plus didactique et moins enthousiasmant que l'essai du D^r Presles, l'ouvrage de Dautzenberg en arrive à la même conclusion quant à l'e-cigarette nicotinée : elle est efficace. Mon expérience récente leur donne raison. À quand une réglementation canadienne qui permettra la vente libre de ce produit aux adultes ?

Louis Cornellier

ESSAIS

De la nécessité d'enseigner l'inutile

Réflexions de Nuccio Ordine sur l'importance des humanités

RENAUD LUSSIER

Dans son dernier essai, Nuccio Ordine, professeur de littérature à l'Université de la Calabre, partage ses réflexions sur l'importance des humanités dans le contexte actuel, qu'il décrit comme un temps de crise, d'obsession à l'égard de l'utilité et de la rentabilité du savoir. *L'utilité de l'inutile* prend la forme d'une défense du savoir et de la culture dans une perspective humaniste en revenant sur une question fondamentale : comment peut-on rendre l'humanité plus humaine ?

Ordine encourage avec conviction la lecture des classiques de la philosophie et de la littérature, plaide pour la valorisation de ces disciplines que l'on juge trop souvent inutiles et qui sont pourtant si riches en enseignement. « [...] la prétendue inutilité des classiques peut en réalité se révéler un instrument des plus utiles pour nous rappeler [...] que la possession et le profit sont mortels, alors que la recherche déliée de toute obligation utilitariste peut rendre l'humanité plus libre, plus tolérante et plus humaine ». L'a-

teur propose une sélection d'extraits de philosophes, parmi lesquels on trouve Platon, Aristote, Montaigne, Kant, ou d'écrivains, tels Ovide, Dante, Dickens, Calvino, Ionesco, extraits qui permettent de réfléchir sur cette notion d'« utilité », sur les raisons d'être de ces savoirs ou de ces pratiques artistiques, dont les objectifs vont au-delà de l'atteinte d'un profit monnayable.

Force du futile

Dans ses *Quelques pensées sur l'éducation* (1693), John Locke reprochait aux parents de cultiver le talent poétique de leurs enfants ; l'air du Parnasse était certes agréable, mais le sol de la montagne mythique, infertile, et il valait mieux chercher ailleurs pour trouver l'or et l'argent. L'image n'est pas sans lien avec la situation actuelle et Ordine pose clairement le problème de l'avenir des humanités, celui de la vocation des établissements scolaires, des universités en particulier, qui se voient de

plus en plus contraintes à des exigences de rentabilité, de professionnalisation, au détriment de l'enseignement des savoirs fondamentaux et de la recherche, qui se soustrait à la logique du marché.

Ordine encourage avec conviction la lecture des classiques de la philosophie et de la littérature

Par ailleurs, la revendication de la gratuité du savoir devrait pouvoir rallier humanistes et scientifiques si l'on se rappelle que « *les découvertes fondamentales qui ont révolutionné l'histoire de l'humanité sont en grande partie le fruit de recherches éloignées de tout objectif utilitaire.* »

L'auteur présente dans son « manifeste » un court texte d'Abraham Flexner (1866-1959), penseur de l'éducation, qui, à la fin des années 30, citait en exemple quelques découvertes scientifiques majeures dans les domaines des télécommunications, de l'électricité ou de la bactériologie,

rendues possibles grâce à des recherches qui n'avaient a priori aucune finalité pratique : « *Flexner nous montre de manière remarquable que la science a beaucoup à nous apprendre sur l'utilité de l'inutile et que, aux côtés des humanistes, les scientifiques ont joué et continuent de jouer un rôle essentiel dans la bataille qu'il faut mener contre la dictature du profit, pour défendre la liberté et la gratuité de la connaissance et de la recherche.* » Soulignons l'heureux succès de cet essai qui a été l'un des livres les plus vendus dans les librairies italiennes en 2013 et qui n'aura certainement pas été inutile.

Collaborateur
Le Devoir

L'UTILITÉ DE L'INUTILE
MANIFESTE
Nuccio Ordine
Traduit de l'italien
par Luc et Patrick Hersant
Les Belles Lettres
Paris, 2014, 272 pages

AKI SHIMAZAKI

Yamabuki

« C'est le rythme saccadé donné par ses courtes phrases sans fioriture. C'est tout ce qui vibre derrière la retenue, les non-dits. C'est la densité derrière l'apparente simplicité. [...] On finit par être complètement envoûté par ce roman minutieusement construit. On est touché aussi, ému. Bien au-delà de ce qu'on aurait imaginé. »

Danielle Laurin, *Le Devoir*

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société de développement
des entreprises
Québec

ESSAIS

Lectures des séries



LOUIS CORNELIER

« **L**a culture québécoise, écrit le professeur de littérature Benoît Melançon dans *Langue de puck. Abécédaire du hockey, est traversée par le hockey.* » Ça se voit et ça s'entend ces jours-ci, alors que les Canadiens cartonnent. Mais il y a plus.

La récente campagne électorale en a fourni une preuve supplémentaire. Le chef libéral Philippe Couillard a martelé à plusieurs reprises que son parti présentait les meilleurs « trios » en santé et en économie. Trois jours avant le vote, le chef caquiste François Legault s'est exclamé : « *On va gagner le match, lundi!* » En formulant ses demandes électorales à titre de maire de Montréal, Denis Coderre a lancé : « *Qu'on nous passe la puck, on va en compter, des buts.* » Même François David a évoqué le hockey lors du deuxième débat des chefs. Comme le note le collègue Jean Dion dans la préface de ce livre, « *le sport national des Québécois n'est pas le hockey. C'est parler de hockey. Dans nos mots.* »

Ce sont ces mots, souvent devenus des clichés, que s'amuse à présenter Benoît Melançon dans cet abécédaire qui se veut une fête du français québécois sportif. Nous aimons, c'est une évidence, le hockey, et ça paraît dans notre langue. Au Québec, une phrase comme « *Béliveau purgeait une mineure sur le banc des punitions* » ne fait même pas tiquer. Pourtant, quand on y pense...

Melançon montre bien que le vocabulaire hockeyistique québécois est inventif. Pre-



SOURCE DEL BUSSO

Une illustration de Julien Del Busso tirée du livre *Langue de puck. Abécédaire du hockey*, dans lequel le professeur de littérature Benoît Melançon présente les mots du français québécois sportif.

nons, par exemple, l'univers du gardien de but, aussi appelé cerbère, portier ou goalier. Ce dernier a une mitaine dans une main, pour capter la rondelle (ou « *la noire* », comme le disait Pat Burns), et un « *biscuit* » (ou bouclier, bloqueur) dans l'autre. Il utilise la plupart du temps le style papillon, ce qui ne l'empêche pas, parfois, d'« *être faible entre les jambes* », une situation plutôt embêtante dans

un sport aussi viril.

S'il se blesse dans cette région, les « *hommes de hockey* » qui dirigent l'équipe parleront d'une blessure « *au bas du corps* » (catégorie qui inclut les douleurs « *à la laine* » d'Henri Richard). Parfois, c'est le « *haut du corps* » qui est affecté (où l'on retrouve la célèbre « *surbite* » de Boum Boum Geoffrin). Claude Julien, entraîneur des Bruins de Boston, a même déjà parlé, tout sim-

plement, d'une blessure « *au corps* ». Ça, c'est souffrant.

Moqueur à l'endroit des « *joueurs journalistes* », ces anciens joueurs « *reconvertis dans le commentaire sportif* » sans nécessairement maîtriser le français (ce qui nous vaut une avalanche de calques de l'anglais, comme l'atroce « *signer un joueur* »), Melançon nous apprend au passage qu'il faut bel et bien dire les Canadiens de Montréal (et non le Canadien) et que l'expression « *tour du chapeau* » renvoie à l'univers de la magie ou du cricket.

Pour agrémenter cette réjouissante exploration lexicospportive, Melançon a parsemé son ouvrage de citations de chansons et d'œuvres littéraires québécoises utilisant la « *langue de puck* ». Il a, comme on dit, donné son 110% afin que ça sente vraiment la coupe, ce printemps. On le félicite.

Hockey apocalyptique

« *En tant que spectacle, ce sport est devenu une véritable drogue, se désolent un des personnages de Hockeyeurs cybernétiques. Les magnats du hockey sont des trafiquants de rêve. Ils souhaitent seulement engourdir la population, lui faire oublier ses problèmes. Et ça marche! Quand les gens regardent un match, ils n'existent plus. Leur cerveau est éteint.* »

Roman jeunesse de science-fiction d'abord paru en quatre tomes, de 1983 à 1993, et publié en version intégrale l'an

dernier, *Hockeyeurs cybernétiques*, de Denis Côté, est une œuvre époustouflante, qui nous plonge dans un avenir apocalyptique, cadencé par des matchs de hockey opposant des hockeyeurs esclaves à des robots. Inspiré autant par le 1984 d'Orwell que par *Le meilleur des mondes* d'Huxley, le Freedom State imaginé par Côté est un univers totalitaire dans lequel la majorité des citoyens, les « *Inactifs* », sont réduits à la misère et soumis à une pression policière permanente, dirigée par des vieillards cadavériques ultracapitalistes technologiquement assistés qui assurent leur domination grâce à des robots.

Michel Lenoir, le meilleur joueur de hockey au monde, sortira de son aveuglement grâce à une des dernières journalistes libres de cet enfer et fomentera, en compagnie d'Inactifs demeurés lucides, une révolution. Récit dantesque haultant qui avance au rythme d'un match de hockey démentiel en multipliant les rebondissements inattendus, ce très singulier roman est une charge contre le capitalisme sauvage, destructeur de l'humanité et de l'environnement, contre la propagande médiatique et contre la fuite en avant technologique. Il a l'air d'un roman pour ados qui évoque l'avenir, mais ne vous y trompez pas : il s'agit d'un solide roman de science-fiction pour tous qui parle des

noirceurs du présent.

À qui la faute?

Avec *C'est la faute à Patrick Roy*, quatrième tome d'une populaire série de romans pour ados se déroulant dans l'univers de la Ligue de hockey junior majeur du Québec, on renoue avec un réalisme un peu terne. Enlevant, le récit mené par le journaliste sportif Luc Gélinas est toutefois rédigé dans un style terre à terre qui lui fait perdre du lustre. Les clichés sportifs (l'important, c'est de travailler fort, « *garde les choses simples* », le hockey est un sport d'émotions, etc.), ici, abondent, un peu comme si nous étions dans un *Lance et compte* pour ados.

Félix Riopel, le jeune hockeyeur-héros de cette série, frappe maintenant à la porte de la LNH. On devine qu'il jouera pour les Kings de Los Angeles dans le tome V. Ses exploits sportifs sont plaisants à suivre, mais prennent presque toute la place, ce qui rend la trame narrative de plus en plus mince à mesure que la série avance. Pourtant, comme le disait l'ex-Canadien Stéphane Richer, il n'y a pas que le hockey dans la vie.

louisco@sympatico.ca

LANGUE DE PUCK

ABÉCÉDAIRE DU HOCKEY
Benoît Melançon
Del Busso
Montréal, 2014, 128 pages

HOCKEYEURS

CYBERNETIQUES
L'INTÉGRALE
Denis Côté
Soulières
Saint-Lambert, 2013, 504 pages

C'EST LA FAUTE

À PATRICK ROY
TOME IV
Luc Gélinas
Hurtubise
Montréal, 2014, 272 pages

Occupy Wall Street décortiqué

David Graeber donne un sens au mouvement qu'il a contribué à faire naître

MICHEL LAPIERRE

Le mouvement Occupy Wall Street n'est pas mort après l'éviction par la police des manifestants de New York en novembre 2011, selon l'anthropologue David Graeber, l'un de ses initiateurs. Dans son essai *Comme si nous étions déjà libres*, le militant américain, qui s'en fait l'interprète éloquent, le voit comme une réussite en soutenant qu'« *une fois les horizons politiques de la population élargis le changement est permanent* » dans les esprits.

Graeber fait ressortir avec bonheur le caractère unique du mouvement. Grâce à une conjoncture internationale propice (attente d'une réaction populaire à la débâcle financière de 2008, manifestations des indignés en Espagne et ailleurs, contestations en Tunisie et en Égypte), Occupy n'est-il pas apparu, grâce aux médias sociaux et aux médias traditionnels, comme le symbole d'une révolte mondiale contre les oligarchies?

Le phénomène a révélé que la conscience sociale de la partie éveillée de la jeunesse américaine se rapprochait de son équivalent dans beaucoup d'autres pays, malgré d'inévitables différences. Même un groupe d'intellectuels chinois dissidents a envoyé un message de solidarité aux protestataires new-yorkais : « *La grande ère de la démocratie populaire est à nos portes, prête à changer le cours de l'histoire!* »

Travailleuses

La fortune ne sourit qu'à une infime minorité. Graeber rappelle que « *la génération d'Américains nés vers la fin des années 1970 est la première dans l'histoire du pays à envisager un niveau de vie inférieur à celui de ses parents* ». D'autre part,

Occupy marque la disparition du fossé qui séparait la jeunesse intellectuelle militante de l'ensemble des travailleurs.

Aux États-Unis, la classe laborieuse politisée comprenait surtout des pères de famille travaillant dans l'industrie de l'automobile et la métallurgie. Graeber signale : « *Aujourd'hui, cette classe sera surtout composée de mères monoparentales qui travaillent comme enseignantes ou infirmières.* » La frange des contestataires tend à fusionner avec une couche formée en grande partie de travailleuses très scolarisées, syndiquées et enclines à la dissidence.

Faut-il s'étonner qu'Occupy, solidaire de cette classe progressiste, désillusionnée par les promesses de changement non tenues de Barack Obama, ne revendique rien de précis, mais préfère témoigner d'un profond désarroi qui parle de lui-même? Graeber, qui se réclame d'un anarchisme pacifique, est fier d'appartenir à la minorité radicale qui a été l'âme d'une protestation globale, anti-thèse du capitalisme et, par là, expression d'un programme aussi tacite qu'ambitieux.

« *Annulation planétaire* » des dettes et « *réduction des heures de travail* », voilà les seules demandes que Graeber formule. Il le fait discrètement, comme s'il craignait de profaner la résistance silencieuse et poignante d'une jeunesse à l'avenir menacé.

Collaborateur
Le Devoir

COMME SI NOUS ÉTIONS

DEJA LIBRES
David Graeber
Traduit de l'anglais
(américain) par Alexie Doucet
Lux
Montréal, 2014, 278 pages



JOHN MOORE GETTY IMAGES NORTH AMERICA AGENCE FRANCE-PRESSE

Le phénomène Occupy Wall Street a révélé une conscience sociale de la jeunesse américaine semblable à celle d'ailleurs dans le monde.

olivieri
Librairie & Bistro

L T À T À
LE LUNDI 28 AVRIL
À 18H30

Michel Julien
Une fin en soi

Pierre Ouellet
Ruées

David Courtemanche
Jours blancs

Nadine Ltaif
Hamra, comme par hasard

Éditions du
Noroît

À la librairie Olivieri
5219 Côte-des-Neiges
RSVP : 514-739-3639
Bistro : 514-739-3303

Nouveautés
Printemps 2014

Paul Chanel Malenfant
TOUJOURS JAMAIS

Paul Chanel Malenfant

François Godin
La chambre aux quatre vents

François Godin

Francis Catalano
AU CŒUR DES ESQUISSES

Francis Catalano

PAUL-MARIE LAPOINTE
Le réel absolu

Paul-Marie Lapointe

Sylvie Dion
PASSAGÈRE DES LIMBES

Sylvie Dion

l'Hexagone
Une société de Québecor Média

Des voix qui portent.